



Allez-y sans nous
dans votre dystopie
de merde

2023 - 2025
Marguerin Le Louvier

Les années filent. J'ai des amis qui se marient, d'autres qui se suicident. Très peu font des enfants. Mais tous font famille. Des familles de clowns, de mauvaises herbes et d'ados attardés, ni parfaites, ni dysfonctionnelles. Des punks qui veulent tous écrire des livres mais qui n'ont pas le temps, qui veulent réaliser des films mais qui n'ont pas l'argent. Une famille comme une phrase minuscule, sujet verbe complément, une phrase qui tiendrait sur le bout de la langue et contiendrait tout, les mariages, les anniversaires et les enterrements.

*Je ferme les yeux sur le papier, je les rouvre,
la phrase s'est écrite toute seule.*

Je lance ma ligne dans un étang petit et asséché. Je me demande comment dire que la vie est belle, comment lui arracher des mots qui fassent sur moi l'effet d'un défibrillateur, d'une seringue d'adrénaline dans le cœur. J'écoute de la grosse techno et je pense aux métaphores. L'écriture devrait danser par elle-même sans qu'on ait à la forcer, à la cravacher ; elle n'aurait qu'à pousser, vivre sa vie - elle n'aurait qu'à fermer les yeux, elle n'aurait qu'à rêver. L'écriture n'aurait qu'à exister sans qu'on la flatte, sans qu'on lui dise qu'elle est belle, sans qu'on lui fasse de compliments déplacés. Elle n'aurait qu'à rêver. C'est tout ce qu'on devrait exiger d'elle. Qu'elle vive et respire et salive assez pour déglutir ce qu'on lui donne à manger. J'écoute de la grosse techno et je capte ce qui fonctionne. Et comment. Mais l'écriture n'a pas à fonctionner. Elle n'a pas à être efficace, elle n'a pas à être utile, elle n'a aucune chance d'exister. Je vois ce mec en terrasse tellement roux et frisé que je ne peux pas m'empêcher d'imaginer ses poils de couilles, je le vois mordre dans son cornet à la vanille et s'en foutre partout dans sa barbe ébouriffée, j'ai envie de le raconter ce mec et que ça coule dans sa barbe comme sur le papier. En terrasse, je me dis que même les hommes les plus dégarnis, les plus roux, les plus empotés, ont chacun dans leur crâne une sexualité. C'est le vertige de se dire ça, qu'il y a dans toutes ces

têtes une sexualité. Et des attentes. Je me dis que l'esprit des hommes est une salle d'attente infinie avant le sexe. Quand c'est fini, ça recommence ; la vie comme une pile de magazines périmés qu'on feuillette dans l'attente de la sexualité. La vie, les terrasses, le travail, les discussions et les activités, tout ce qui fait la réalité des hommes n'a pas d'existence en dehors des murs de la salle d'attente de la sexualité. Un homme qui marche dans la rue marche vers la sexualité. Et se couche pour la sexualité. Et s'endort avec l'idée qu'à son réveil sa journée sera dirigée, conquise par le sexe, par l'intensité d'exister parmi les autres, aujourd'hui, j'écoute de la grosse techno et j'observe le monde fonctionner. Je me dis qu'on ne devrait pas exiger du monde qu'il marche, qu'il soit utile, mais seulement qu'il danse, qu'il gicle, j'écoute de la techno et les nikes du type à la barbe tapent en rythme sur la musique. Il dit à son pote : faut changer le système, faut changer la société, tu poses une bombe nucléaire tu changes tout. Je vois son ventre se soulever et retomber. Apaisé. Tirer sur sa clope après son cornet. Il attend. Le monde attend. Le monde est impatient. Qu'on cesse d'exiger de sa sexualité qu'elle soit fonctionnelle. Qu'elle soit utile. Alors qu'elle pourrait fondre simplement comme de la glace, comme la fin d'un mégot sur le rebord d'un cendrier. Il dit : la Corée, le Vietnam ; il dit : Amazon.

En terrasse, on est tout près des hommes. On les entend. On les désire fort. On peut les observer. C'est beau. C'est beau les hommes, et le monde, il n'y a pas à se forcer pour le dire, pour l'écrire : les mots n'ont qu'à couler. On ne force pas le monde, jamais : on a juste à le laisser vivre, je regrette.

Je regrette de m'être forcé.
De m'être forcé à apprendre.
À apprendre à m'imposer.
À m'imposer aux autres.
Je n'y ai rien gagné, au final
j'aurais préféré rester,
rester comme j'ai toujours été:
muet,
délicat,
clos en moi comme un petit secret
dans une petite boîte
en bois décorée.

Je regrette d'avoir appris à avoir confiance en moi.
Je regrette d'avoir appris à avoir de l'assurance,
à me tenir droit.
Je regrette d'avoir fait semblant d'être quelqu'un de cool.
Je regrette d'avoir appris à faire des phrases intelligibles

et à tenir des conversations.

Je regrette de m'être forcé à être sociable.

Je regrette de m'être battu aussi dur, aussi cruellement,
pour avoir l'air d'en avoir quelque chose à foutre.

Je regrette d'avoir appris à me défendre
parce que je n'avais le choix.

Si on avait le choix, on apprendrait pas la violence de
s'imposer au monde, on resterait fidèle à soi :

muet

et délicat.

Je regrette que ça m'ait touché, les autres.

Je regrette les autres.

Je les regrette tellement.

Je regrette d'avoir voulu m'améliorer,

d'avoir voulu sortir de ma coquille,

d'avoir voulu me sentir mieux dans ma peau,

d'avoir désiré autre chose que ce que j'avais déjà :

un corps secret,

une tête muette,

des doigts fins, délicats,

des mains qu'on aurait dit sculptées

dans du bois et peintes.

Je regrette d'avoir appris à parler alors que ça me fait horreur et que ça continue encore.

Je regrette d'avoir perdu autant de temps et dépensé autant d'énergie à essayer de m'aimer pour ne jamais y arriver et au final m'en foutre alors que j'aurais pu m'en foutre depuis le départ, ça m'aurait épargné bien du temps et bien de l'énergie de me consacrer à aimer les autres et l'univers tout entier plutôt qu'à m'aimer moi ; on dit qu'on ne peut pas aimer les autres avant de s'aimer soi, mais on ne peut pas forcer quelqu'un à s'aimer s'il ne veut pas, comme se forcer à bouffer de la pâtée pour chien ou à boire l'eau des chiottes. On m'a gavé à m'aimer comme un bébé sa purée, sa Bledina, mais on ne peut pas forcer quelqu'un à manger s'il n'a pas faim, je crois.

Je suis pas sur.

Qu'on ait besoin de s'aimer comme de manger, ou boire, ou respirer.

C'est dur.

De s'avalier.

Alors qu'on pourrait vivre sans appétit pour soi, sans gourmandise pour sa personnalité.

On pourrait vivre peut-être simplement en se laissant dévorer, par les autres, par l'univers tout entier.

Ça va chéri ? T'as à peine touché à toi.
Non merci j'ai pas très faim.
Mais avalez-moi si vous voulez.

Lyon

Lutèce

Lux

Ligure

Ligurie

Lugdunum

Lugon

Lagon

Loudin

Libourne

Léon, Léo

La Loire

Lusine

Mélusine

qui selon les légendes apparaissait aux hommes

tantôt sous la forme d'un cygne

tantôt d'une dragonne

au torse de femme

au pelage de bisonne,

tu m'excites.

Tu m'excites parce que tu ressembles à Gad Elmaleh. Parce que t'as l'air de donner des cours de théâtre à des gosses en MJC. Tu m'excites parce que tu sens le sarouel. Et le bar à vin. Et la bisexualité. Tu m'excites parce que tu sens le masculin à l'aise avec son trou du cul, qui l'a exploré en long et en large avec ses doigts, puis avec les doigts de sa meuf, puis avec un petit gode à prostate pas plus gros qu'une bite de Saint-Bernard. Tu m'excites parce que t'es poivre et sel. Que tes aisselles transpirent sous ton débardeur *Musilac*. Les Saint-Bernard sont une race de chiens dont la thyroïde en bois secrète de l'alcool. Je pense à des facteurs homosexuels. Imagine : on vivrait dans un monde où la Poste embaucherait uniquement des homosexuels. Pourquoi ? Je pense à la cruauté et à la vulgarité qu'on s'inflige au sein des couples depuis la nuit des temps. Je pense à vieillir seul. Au cauchemar de vieillir seul. À cette terreur qui est la leur. Je pense à l'horreur, ou à l'infini bonheur, de vieillir gay. De vieillir en ayant fait famille de tout bois, de tout sexe, famille de livres, et feu de tous chibres. Nous sommes au printemps et tout le monde fait comme si la végétation n'exhalait pas une très forte odeur de sperme. Dans le déni. À se balader comme ça dans la rue avec dans les narines la plus grosse odeur de foutre de plante carnivore qu'on ait jamais reniflé de mémoire humaine. Incroyable de se dire

que la plus part des gens connaissent le goût et l'odeur du sperme ? Et peuvent en rire ensemble sur un air de connivence ? Cette information est la plus délirante au monde. On devrait s'amuser en effet de ce produit issu des couilles en permanence. Comme d'un sujet léger, d'une badinnerie. Badinnerie ? J'ignore si ce mot est exact. Badin. Comme le fait de te demander à toi, léger, si tu ne voudrais poser tes boules entre mes mains, que je puisse les soupeser. Tu es grand. Plus grand que moi et plus âgé. Ce qui veut dire que tes couilles sont sans doutes plus lourdes et qu'elles pendent à tes branches comme à celles d'un pommier. J'aimerais les gober. Les porter en collier. Badin, léger. Comme le fait de s'attraper, comme s'attrape le rhume, le froid, comme s'attrape le foin. J'ai mal. J'exhale. Odeur pâle. Pierre tombale. Je râle. Je bougonne. Je blague. Je déconne. Besoin de plaire. De se taire. Besoin de respirer. Besoin de sentir l'autre bander fort et dur contre soi, perdre la tête et le sens. Et le souffle et la conscience. Besoin de me perdre. De m'égarer. Dans des bouches comme dans des machines à laver, entre des joues dont les parois secrètent le soufre des allumettes. J'ai peur d'être déjà morte. Et sèche. J'ai peur d'être embaumée. De sentir comme les livres des vide-greniers quand on les feuillette. J'ai peur de parler. D'être épouvanté. Par ce qui pourrait surgir de ma langue,

de pinces, de crabes, de pluies, de cendres. Me répandre. Me ratatiner. En flaque, en purée de peau, en gratin de beauté. Je suis pour qu'on fasse vœu de silence. On a essayé de se dire les choses, de mieux communiquer. On s'est plaint des mecs qui n'arrivaient pas à exprimer leurs émotions, de leur mutisme qui nous rendait folle et furieuse, sans penser un seul instant qu'on aurait pu prendre exemple sur leur réserve, sur leur pudeur, sur leur économie. On s'est rendu malade à dire, à vouloir tout mettre en mots, en verbes, en phrases cohérentes, alors que rien de tout cela n'avait de sens. Qu'aucun de nous n'était capable d'ouvrir la bouche sans déverser un torrent de merde. De la pure merde. Sans révéler la pire part de nous-même. Se parler est d'une violence, j'habite la zone grise. Je l'ai toujours habité. Mon garage, mon église. Mon manège enchanté. J'habite le sol. Le non verbal, l'informulé. J'habite ce qui se passe de mots, ce qui va sans dire. J'habite un moi sans bail, ni proprio, sans caution ni loyer. J'habite l'alcool. Les mains d'alcool, les bouches alcoolisées, chauffées d'ammoniaque, les lèvres collantes du sucre des bières, j'habite en Enfer. Faire et se taire. Plutôt que dire et regretter. Plutôt que d'expliquer, de se justifier d'habiter un désir qui crie famine, qui crève d'être embrassé. J'habite un palais des glaces où la peur et le malaise sont *feng shui*. Sont *chi*. Sont principes de

vie. Alors si tu as peur de désirer con, si tu as peur du désir abruti, n'entre pas dans cette maison que j'ai bâti dans l'unique espoir d'être envahi. N'entre pas dans ma maison si tu n'as pas songé dégueulasser le sol avec tes bottes et t'affaler ivre sur le canapé. N'entre pas dans ma maison sans une idée derrière la tête, sans mauvaises intentions, n'y entre pas, par pitié, si tu n'as pas songé prendre soin de ma maison comme on prend soin d'une fête et de ses invités. Dans ma maison, dans mon piège, on ne s'entend ni parler, ni penser. Nous voilà libérés de la malédiction des mots pour rien dire, des verbes pour tout contrôler. Dans ma toile, dans ma maison, les seules paroles autorisées sont les conjurations, qu'on ne profère qu'une fois sa langue roulée sept fois dans sa bouche, je ne pense pas qu'on ait besoin d'utopies queer.

De nouveaux imaginaires.

D'un nouveau langage poétique.

De formes narratives avant-gardistes.

Stop.

Ce dont on a besoin, c'est de se boucher très fort les oreilles en criant :

LALAALALAAAA J'ENTENDS PAS J'ENTENDS PAAAAAS !!!

Ce dont on a besoin, c'est de déguisements d'enterrement de vie de garçon qui soient réellement innovants et subversifs.

Je vois passer un enterrement de vie de garçon place Croix Rousse. Le fiancé est déguisé en cubi de vin rouge. Il a la tête qui dépasse d'un gros carton et un robinet lui sort au niveau de la bite avec écrit :

CHÂTEAU LA POMPE,
DÉGUSTATION GRATUITE.

Je suis subjugué.

Je trouve ça plus drôle et plus percutant que l'intégralité des *drag show* que j'ai pu voir à Lyon ces dix dernières années.

Les gens disent: *je dois faire le deuil.*

Les gens vont voir des ostéos ou j'sais pas quoi et leur squelette parle, il dit : *je dois faire le deuil.*

Je dois faire le deuil de ne jamais être un vrai chien.

Je dois faire le deuil de ne jamais pouvoir fouler la Terre sous une autre forme.

Je dois faire le deuil d'avoir un jour des super pouvoirs (voler, devenir invisible, etc).

Je dois faire le deuil d'arriver un jour à prendre soin de toi comme tu le désires. Comme tu l'exiges. Non. Comme tu le mérites. Faire le deuil de te rendre heureux. D'être propriétaire. D'avoir des photos de nos vacances à Bali sur la prote du frigo. Faire le deuil des animaux, même des plus petits, des plus minuscules, ceux dont la vie éclate à chaque seconde entre les mains des hommes, faire le deuil des hommes et renoncer à jouir et faire jouir le monde entier, à m'ensabler dans le ventre mouvant des hommes, entre leurs joues molles, entre leurs fesses molles, je fais le deuil.

Je fais le deuil des formes.

Je fais le deuil de mesurer trois mètres.

D'avoir des lèvres sculptées dans du diamant et au bas du ventre un queue qui finirait comme finissent celles des serpents.

Je fais le deuil qu'on découvre un jour d'autres humanités vivant cachées.

Le deuil de cohabiter avec l'invisible, le spirituel, je fais le deuil des preuves et des vérités, pour ne garder que la certitude d'être à la fois issu du ciel et de la mer,

de la bite tranchée d'Atlas
et des couilles de Jupiter.

Je fais le deuil d'être autre chose qu'un ami pour toi, le deuil de t'offrir une famille, mais je ne fais pas le deuil d'avoir un jour des gosses. Pas de désir d'enfants quand le monde est un enfant, quand on voit l'enfant en chaque homme, quand on fait enfance de tout feu, et toi ? Ça te dis d'avoir des gosses un jour ? J'en ai déjà. Mes amoureux sont mes enfants. Mes amis mes enfants. Mon père mon enfant à la fin de sa vie, ma vie mon enfant, mon enfance : mon pays. Mon empire. Ma réserve infinie d'images, mon puis sans fin de mélancolie. Mon enfance, ma table. Mon cirque d'adresses et d'acrobaties. Mon enfant, mon enfance. Mon insomnie. Mes vacances. Ma source à miracles, ma plus grande chance. Quand on n'a manqué de rien, on doit bien ça au monde de faire en sorte que tout un chacun s'ébatte libre comme on s'ébattait libre dans le jardin. Comme on s'épate de vivre et revivre chaque matin, qu'on s'émerveille d'être encore là, d'être témoin malgré tout, malgré tout je fais la liste de tout ce qui en vaut la peine.

Je fais le deuil de tout savoir.
Le deuil de déplacer les objets par la pensée,
de déployer ma gorge comme deux ailes
et de voir ma bouche s'envoler.
Le deuil d'habiter un jour seul
et d'arriver à chier tranquille.
Le deuil de faire la fête en me passant de drogue.
Le deuil d'être une femme.
Le deuil d'être un homme.
Endeuillé de flammes, de fantômes.
Le deuil d'être expert en quelque chose
plutôt que d'être moyen en tout.

Le deuil de faire de ma salive une chrysalide
d'où je sortirais à chaque printemps
pourvus de griffes à la place des ongles
et de sabres à la place des dents.

Le deuil d'être un singe. Le plus dur à surmonter, sans
doute, lorsqu'on est soi-même un singe, le deuil de
grimper aux arbres, de jongler avec ma merde, de danser
comme si personne ne regardait. Le deuil de vivre un jour
en dehors du regard des autres. D'être seul. Et jamais
seul. Le deuil de parvenir un jour à me connecter
véritablement avec quelqu'un, au point de sentir l'autre

battre en moi, à l'unisson, au diapason d'une pensée qui s'écoulerait d'une veine à l'autre, charriant prodiges et imaginations.

Je fais le deuil d'enfanter un jour d'un clone, comme ces serpents en captivité, quand la solitude de leur vivarium est si forte que leurs cellules s'emballent et fusionnent, et engendre une forme qui engendre une personne engendre un été.

Je fais le deuil du corps que je n'ai pas, des muscles que je n'aurai jamais, ça a été long bordel, longue haleine, d'enterrer ce corps qui n'a jamais été le mien pour cesser de le rêver et enfin me vivre entier, me vivre nu. Et gras. Et maigre à la fois.

Je fais le deuil de trouver mon bonheur ailleurs que dans tout ce qui me détruit à petit feu. Le deuil d'être quelqu'un d'organisé, de respirer sous l'eau, de voir les yeux fermés, de me transformer. Je fais le deuil des formes, je suis endeuillé, jours et nuits,

de sommets que je ne gravirai jamais,
des falaises et des rochers
du haut desquels je ne pourrai jamais hurler ma joie,
des branches où me balancer,
des abîmes d'où renaître,
des grottes où murmurer.

Je fais le deuil d'avoir des cheveux.
Mais je ne fais pas le deuil de mon père.

Parce que j'ai pas le temps. C'est arrivé si vite.
Récupérer l'urne en bagnole et l'attacher au siège arrière,
puis la porter comme un bébé
pour la vider dans la rivière.
Une dernière fois dans mes bras mon papa
réduit au poids d'un petit enfant,
j'ai manqué de temps.

J'aimerais qu'on puisse honorer chaque mort chaque jour
plusieurs fois avant qu'on les oublie, que l'image de sa
moustache et de ses yeux verts de gris ne s'estompent
dans l'immensité de mes petites journées à faire de la
merde et à gagner ma vie, avant que le père devienne
une ombre,
devienne un songe,

engendre un monde,
et ainsi de suite,
et ainsi de suite.

Je fais le paris
de vieillir malgré tout
malgré la pluie,
hantant la forêt,
explorant la nuit.
La nuit des vieux.
La nuit des vieilles.
La nuit ridée, recroquevillée sur elle-même.
La nuit folle et désorientée.
La nuit qui oublie de boire et de se laver.
La nuit qui appelle son fils depuis son lit.
La nuit qui n'a besoin de personne pour qu'on lui change
sa couche,
parce qu'elle chie nue au pied des arbres
et qu'elle se torche au creux des souches.
Vieillir comme le jour tombe.
Vieillir comme murmurer,
comme applaudir.
Vieillir de faim et de soif.
Vieillir qu'on la caresse,
crever qu'on la touche.

Mourir demain, de rien, sans raisons,
sous la pression du temps emportant les maisons
comme un glissement de terrain.

Vieillir de terre.

De feu et d'air.

Levure et pain.

Je ne m'inquiète de rien,
jamais.

Le monde est parfait comme il est.

Je le jure.

Comme je jure qu'on arrivera un jour à renverser les
odieux et vivre et avancer avec pour seule voile et seul
gouvernail le plaisir qu'ont les singes à se balancer,
à communiquer par passion
et à baiser par communication,
je le jure.

J'en fais le serment.

Qu'on arrivera un jour prochain
à boire à notre faim,
à respirer sans avoir plaquées
sur la gorge
les mains d'un ogre.

Qu'on continuera partout à s'aimer.

C'est un cauchemar.

Je ne bats plus.

Je fume, je n'en peux plus.

J'ai juré, craché, que malgré le feu et la poussière

Un jour on pourra s'en foutre.

Dans 100 000 ans peut-être.

En attendant, nul autre choix que de permettre
à l'horizon de renaître
par la fenêtre de nos prisons.

Ce qui me bouleverse, c'est qu'une vie de 30, de 50, de 90 ans puisse tenir dans la main. Dans une pochette. Une pochette avec des cartes postales, des photos et des lettres. C'est tout, tout ce qu'il reste. Je parle de mon père, de tout le monde. D'une heure aux pompes funèbres censée contenir une vie, en faire le résumé, on sait tous que c'est impossible. Peut-être que l'au-delà ressemble à ça, on rejoint tous et toutes le mystère infini qu'a été notre vie, notre vie humaine, notre temps matériel, notre vie à regarder par la fenêtre, notre vie à dormir, à faire le ménage ou la vaisselle, en pensant à quoi ? Aucun livre ne peut le résumer ce temps-là, mais viens on essaye. Ce temps qui est l'équivalent pour nos vies de la matière noire pour l'univers. Le temps de l'ennui, le temps à rien foutre, ce qu'on possède de plus précieux au monde.

J'ai raconté mon week-end à mes amies. Qu'on m'avait incrusté à une *pool party* de gays, j'ai précisé : de gays *random*. C'est comme ça qu'on me les avait présenté. *Random* ? Des gays qui pourraient voter Macron, LFI ou

ne pas voter du tout. Des gays qui pourraient faire du chemsex ou ne pas en faire du tout. Des gays qui se posent des questions sur ce qu'ils consomment, sur ce qu'ils achètent, sur ce qu'ils boivent, sur la pollution. Des gays qui vont à la salle, mais pas forcément, des gays qui prennent un minimum soin d'eux. Des gays qui aiment la bite et se font dépister, en fait des gays comme moi, des personnes, des trentenaires qui se souviennent des Sugababes et ont un avis sur Kali Uchis. Des gays pour qui le monde est effrayant, pour qui la perspective de vieillir est effrayante, des gays qui ont chacun une routine *skincare* et des peaux différentes. Des personnes. Des personnes qui une fois par semaine, les week-ends, vivent intensément, d'une intensité aveuglante, et qui arrachent aux flans de ce monde effrayant des moments d'extase à pleines dents. Des gays qui consomment de l'alcool, de la coke, de la 3 et des taz et tout ça en même temps en se moquant des interactions parce qu'ils ont vingt ans, éternellement. Des gays qui ne demandent pas toujours la permission pour te mettre un doigt dans le cul, ça va je te l'ai pas vraiment mis dans le cul c'était par dessus ton caleçon je suis domi mais pas prédateur je t'ai demandé avant de te toucher le trou je demande toujours. C'est bien. Des gays qui font attention. Des hommes qui comme tous les hommes sont quelque part changés par les

questions féministes adressées à leur monde effrayant. Il y a mon histoire, celle que je me raconte. Celle où les hommes gays m'ont toujours un peu effrayé, celle où j'ai fuit ce milieu qui m'apparaissait comme lointain, étranger, mais avant tout comme un lieu de prédation masculine et de cruauté. Plus tard, à GZ, je suis assis avec des amies plus jeunes, on discute de pornographie. Une industrie qu'iels perçoivent comme la plus nocive, la plus capitaliste, la plus inhumaine qui soit, comme la métaphore de tout ce pourquoi iels manifestent et bloquent les ronds points, bien pire encore que l'industrie du tabac, que les trafics de cocaïne qu'on s'enfile la nuit sur ce même banc, alors du haut de mes bientôt quarante ans je leur demande doctement : la sexualité humaine peut-elle s'imaginer en dehors des rapports de domination ? Ou bien la domination est-elle intrinsèquement, physiologiquement liée à ce qui nourrit la sexualité humaine, à ce qui l'active, l'alimente, car même en rêvant d'un sexe en-dehors de la domination c'est encore en fonction d'elle, par rapport à la domination, que l'on désire, que l'on bande pour les hommes. Mon désir effrayé des hommes, je l'ai déplacé sans le vouloir dans un voyeurisme qui parfois m'envoie valser au bord du délire, d'un précipice sauvage, incontrôlé. Reprendre le contrôle sur les hommes qui

m'effraient tant en faisant d'eux les objets de mon regard béant, muet. Une *pool party* de *gays random* avec des Spritz à volonté et une rivière d'Aperol. Des harnais orange sur des peaux oranges et des ailes d'ange. Faire communauté le temps d'une nuit avec des hommes comme moi effrayés et effrayants, dévorés tout crus par leur désir, un désir qui envahit tout, l'espace, le temps, le langage, tout. Entendre des phrases qu'on entend jamais adressées d'hommes à hommes, *j'ai envie de tes mains partout sur mon corps*. Quel bonheur. Jamais je ne croyais les mots capables d'un tel effet sur la réalité, celle perçue, éprouvée, mes mains sur ton corps demandées comme un fauve, un démon soudain libéré de sa cage, de sa prison. Un *gay random* de 39 ans qui n'en a jamais fini d'être homosexuel, une homosexualité qui s'invente dès le matin au réveil et se rejoue à chaque gorgée d'air avalée, à chaque pied posé au sol, à chaque pensée formulée et informulée, un gay qui comme tous les gays ne grandira jamais, non, qui grandira toujours, chaque jour jusqu'à sa mort, qui grandira sans but, sans destination, avec son homosexualité possible et impossible pour seul horizon. Un sexe de Schrödinger. Un sexe comme une langue qui se retourne et s'avale en extase et légèreté.

Moi : Je suis jamais rassasié.

Moi : Jamais.

C : tes un TDAH de la bite

2 octobre 2025.

Soirée marionnettes à GZ organisée par J et R.

Le spectacle est incroyable. Je me repète que c'est un des plus fous, des plus émouvants que j'ai jamais vu. Des artistes qui sur la scène de GZ accouchent de fleurs, d'organes, de sexes, de truies, de juments, de bébés, à l'infini. Une troupe de punks avec chacun une conscience redoutable de leur corps, de ses capacités, des formes qu'il est capable de reproduire et d'inventer. Des artistes qui donnent envie de faire de l'art, de jouer. J'ai les larmes aux yeux devant des poupées qui branlent leurs bites en mousse, on est hilares, émerveillés. Des jumeaux barbus et chevelus en combis moulantes font sortir des marionnettes de leurs bouches et de leurs trous du cul puis les assemblent pour faire un personnage. Ils enlèvent leurs chaussures et tirent la semelle pour faire une langue. Les chaussures parlent. Puis c'est tout le public qui enlève ses chaussures et les jette sur scène pour faire une partouze de chaussures. À la fin du spectacle, les marionnettistes entament un DJ set de pur chaos sur une remix techno du thème de *Beetlejuice*. Ils jettent leurs marionnettes et leurs costumes dans le public et tout le monde se transforme en monstre de Miyazaki sous speed. On devient littéralement leurs marionnettes. Ils nous font faire tout ce qu'ils veulent: la chenille, des pompes, du

twerk, une farandole de chamauds et de cochons. Je vais aux chiottes et je crie dans la hall: *C'EST LE CHAOS PUTAIN*. Clara fait le tour du bâtiment dans un costume de chien jaune. Les gens sont dans des tubes, dans des couronnes de nichons et de soleil et gigotent et sautillent. Remy aurait trop kiffé être là, il aurait dit *c'est hystéro de la puta merda*. C'est la DA GZ. Une salle de jeux pour les enfants sans pères. Je sais qu'à cet instant précis tout le monde pense la même chose que moi : *on a besoin de ça* ; de péter les câbles, carnaval, couleurs et amygdales, jambes en l'air, fesses de singes. La meilleure soirée de ma vie je me dis. Alors pourquoi quelques heures plus tard je m'endors amer et seul, assommé d'une branlette triste ? Pourquoi je m'endors avec dans le ventre un trou gelé ? Pourquoi ça peut pas être toujours la fête, et si c'était toujours la fête ça serait plus la fête et si on était pas malheureux au fond, aussi malheureux, on jouirait pas aussi fort de ces moments arrachés au limon gris de nos semaines françaises, comme arraché du ventre d'une bête après l'avoir chassé. Bref, ça ne résout pas le problème de se coucher affamé, d'attendre trop du pays des merveilles, d'approcher de si prêt la fusion, la communion des âmes et des corps qu'on aimerait tomber endormi, bouche ouverte, pour de bon, sur un ami. Phrase jolie à la con pour dire que j'avais grave envie de

niquer (avec le jumeau barbu déglings). On imagine pas d'autres fins possibles à ces soirées que de niquer tous ensemble très fort et de disparaître les uns dans les autres en fumée après avoir giclé. Dans le GZ reposé et noir, il est 3 heures, on danse comme de l'eau sur *When I Grow Up* de Fever Ray. J'ai oublié de dire qu'un troupe d'italiens saisonniers qui s'étaient fait refouler des vendanges par un patron facho avaient trouvé refuge sur le parking. Une curiosité et une hospitalité réciproque s'est tissée, trop belle, simple. C'est samedi et j'ai grave le fomo de ne pas me finir, de ne pas me tuer. Une dernière pour la route, une dernière intensité, avant de fêter mes quarante ans et refermer mon corps à clés.

Il est 20 heures, je pleure.

17 heures, je m'endors.

6 heures, je regarde *La Cuisine des Terroirs* sur Arte.

L'épisode sur la bergamote qui ne pousse que dans une région de l'Italie, j'apprends des choses sur les agrumes.

3 heures, je danse tout habillé.

Minuit, je m'habille de lune, de peaux de sanglier.

22 heures, je mange un reste de catering vegan, sans gluten.

21 heures, j'ai peur. Je pleure, j'ai peur.

Je m'évanouis.

Toujours je retombe et toujours j'écris.

Et demain ?

Allez-y sans nous dans votre dystopie de merde.

Les textes page 4 et page 11 ont été initialement publiés dans les revues Tendre et Tantôt. Merci à Henry, David, Jonas et Shawn.

Le texte page 3 est tiré du texte Alien ou la vie occulte paru dans l'anthologie Dustan: l'héritage en octobre 2025 chez Paulette éditrice.

La fonte de couverture et quatrième de couverture est la BS (Between Spacing - Bye Bye Binary) créée par Elliot Thomas et téléchargeable sur: <https://typotheque.genderfluid.space>.

Ce recueil est dédié à Baladin.



Textes et mise en page:
Marguerin / jaimetout.net
Imprimé à Lyon en octobre 2025



*les éditions
douteuses*